Document généré le 25 avr. 2024 20:28

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La partition du quartier

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32457ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1996). La partition du quartier. *Liberté*, *38*(3), 143–148.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LA PARTITION DU QUARTIER

Depuis que monsieur Stéphane Dion avait lancé ses idées de partition et d'enclaves, j'étais inquiet : qu'allait-il advenir de mon quartier ? Pour me rassurer, je me suis placé un moment dans le futur et j'ai imaginé le destin de quelques bouts de rue sous un régime Dion.

L'avenue compte maintenant quatre pays d'allégeance fédérale : la Nouvelle-Marseille (superficie : 5000 pieds carrés, avec piscine et trois habitants), la Vendée occidentale (quatre habitants), la Terre de Ralph (ou Nouvelle-Acadie, un habitant) et le Tacticamic.

Aux quatre coins de la Nouvelle-Marseille, on voit des douaniers qu'il a fallu importer à grands frais, avec le pastis, la garrigue, le cabanon, la calanque, la piste de pétanque, tout le bataclan, qu'on a casé tant bien que mal autour de la piscine.

La Nouvelle-Marseille émet des permis de séjour d'une demi-heure. Pour qu'un visiteur passe la douane, il faut que le précédent soit ressorti, parce que le territoire est trop petit, si bien qu'il y a toujours une longue queue aux quatre douanes. C'est un pays que tout le monde aime voir et revoir, surtout à cause du bataclan méridional autour de la piscine et du magasin de souvenirs, qui déborde de cigales en céramique jaune.

En Vendée occidentale, on ne sait trop ce qui se passe. Le caractère national a l'air taciturne et soucieux.

La maison s'agrandit toujours, sans qu'on comprenne comment les parties ajoutées se remplissent. On observe parfois quelques mouvements. Pour le reste, mystère.

La Terre de Ralph se dépeuple. L'avant-dernier habitant est mort récemment d'une maladie qu'on n'ose pas nommer. Le dernier, tenu dans ses frontières par un arrêt de travail consécutif à une raideur du bras, cherche sans arrêt du travail pour s'occuper. Il déplace des plantations, enterre, déterre, empote, désempote, rempote. Toujours les mêmes plantes, mais dans un ordre nouveau. Il est en bisbille périodique avec le Tacticamic, dont il sera question bientôt. Par-dessus la frontière, on s'envoie des « Va chier ! », puis on se raccommode, on échange des tiges de rhubarbe, on se reparle, quoique toujours en regardant ailleurs. Tout a commencé par un incident frontalier, la clôture du Tacticamic ayant apparemment été plantée deux pouces trop loin.

L'enclave du Tacticamic, enfin, s'est formée en raison d'une prédominance locale de sang autochtone. À part Gérard Nestor, qui ne bouge pas et qu'on voit toujours bricoler[1], on a beau scruter les lieux, on n'arrive pas à dénombrer les habitants. Il y a beaucoup de départs et d'arrivées en motoneige – des convois entiers – et ce ne sont jamais les mêmes visiteurs qui restent.

Plus loin, vers la rivière, s'étend la Suisse atlantique. Le nom du pays en dit long sur les rêves océaniques des navigateurs du Léman. Le territoire s'est spécialisé dans l'humidification et la déshumidification. On déshumidifie les nouveaux bungalows bâtis en bois vert, où l'eau vous gicle dans l'œil au moindre clou

1. On ne le voit plus. Il est mort dernièrement pendant sa sieste. Sa femme l'a secoué en vain. Dieu ait son âme ! Je le laisse dans le futur par nostalgie. On ne s'ennuyait jamais avec lui.

planté. Ensuite, quand les occupants commencent à se dessécher, on revient et on réhumidifie tout. Ainsi de suite, jusqu'à la démolition des bungalows surmenés. Grâce à cette idée, il n'y a pas un chômeur, et la Suisse atlantique est devenue rapidement plus prospère que toutes les enclaves fédérales voisines.

À côté se trouve un pays si petit qu'il n'a pas de nom. C'est une maison de briques rouges avec un jardinet, où vivent Johnny, Honey et Deedee. Le territoire est défendu par Deedee, basset absolument sans danger. En somme, c'est un pays assez hospitalier, même trop. L'hiver, Honey déverse des tonnes de graines dans la neige pour annexer les oiseaux des pays voisins. Quand ils font mine de retourner chez eux, Honey lance un signal : « *Husband ! My birds ! My birds !* » Johnny enfourche son vélo et, par un mouvement tournant, tente de rabattre les évadés vers Honey, ce qui n'est pas facile à l'âge qu'il a.

Quand on quitte la Nouvelle-Marseille, en montant, on traverse une petite bande de terre rattachée au Québec, et on bute aussitôt sur la palissade verte de la Roumanie canadienne (six habitants), d'allégeance fédérale aussi. Là, on était trop endetté pour importer la moindre fonction publique. On s'est contenté de faire venir des Carpates un molosse qui patrouille jour et nuit derrière la barrière. Mais on a quand même tenu à un terrain d'aviation qui relie le pays à la maison-mère, Ottawa, par un couloir aérien qui survole les morceaux de Québec hostiles. Le problème est qu'on ne sait toujours pas où mettre les pistes. « Mais pourquoi vous faire du mauvais sang, dis-je à mon Roumain canadien, oubliez-vous que monsieur Dion veille ? Il se décidera peut-être à vous donner Mirabel. »

La bande de Québec que j'évoquais n'est pas une bande à proprement parler. C'est une série de morceaux

qui souvent ne se touchent que par un point, comme dans la diagonale d'une courtepointe. Pour passer d'un morceau à l'autre, il faut se faire petit et éviter d'être vu. Les pays limitrophes pourraient croire à une invasion. Il faut se méfier aussi des tendances divergentes des morceaux. Il y a des purs et des tièdes. Ça tire sur les coutures. On ne sait jamais comment on sera reçu.

Quand on voit quelqu'un traverser l'avenue, on lui demande :

— Dans quels pays allez-vous ?

Le voyageur répond :

— Si tout va bien, j'irai jusqu'à la Terre de Ralph, où l'on prétend qu'une charrue est exposée. Je passerai par la Vendée occidentale et la Roumanie canadienne. Il se peut même que je fasse un crochet par la péninsule fédérale de Du-Bo, pays curieux, m'a-t-on dit, peuplé d'autos usagées, éclairées la nuit, et planté d'innombrables drapeaux qui représentent tous la même feuille. Du coup, je traverserai le Canada français, où le dernier des habitants, retraité et rattaché au Québec, entretient le rêve de capturer les esturgeons géants qui somnolent sous le pont de Saint-Eustache. On prétend que pour se préparer à cette pêche miraculeuse, il arrose son pays tous les jours et fait sortir les vers de terre avec des électrodes.

À ces noms de pays lointains et à ces suppositions étranges sur les mœurs, l'interlocuteur frissonne. Il demande s'il y a des bêtes sauvages, des brigands, il fait des recommandations, il agite un mouchoir, il propose au voyageur des biscuits pour la longue route, coincé qu'il est dans les habitudes anciennes et oubliant bêtement que, depuis monsieur Dion, une expédition à l'étranger prend cinq minutes.

Le Roumain canadien est un intellectuel confiné dans le camionnage. Il connaît la géographie et l'histoire.

— Regardez les pays récemment séparés, me dit-il. Voyez comme on a procédé lamentablement ! Pas une enclave, pas une partition ! La Vallée Heureuse, entre Fez et Meknès, avec ses eaux vives et ses verdures, aurait fait une jolie enclave pour les Marocains qui voulaient rester français. Eh bien non, on n'y a pas pensé. Même chose en Lettonie, en Estonie, en Lituanie, au Jura suisse, en Slovaquie, au Belarus, en Ukraine, j'en passe des quantités. Rien, pas la moindre enclave. Regardez une carte du monde : où est le nœud coulant russe autour de Vilnius ? Pourquoi la montagne de Kiev n'est-elle pas signalée comme russe, ni la banlieue de Minsk ? Où est l'enclave slovaque en Bohême ? Où est le couloir fédéral suisse qui devrait longer Delémont ? Rien. Savez-vous pourquoi ? La raison est simple : on ne connaissait pas monsieur Dion. C'était une lacune insurmontable, et tous ces pays sont bien à plaindre.

La Roumaine canadienne, qui arrive toujours derrière son mari, en rajoute :

— Un monsieur Dion aurait évité les bains de sang au Viêt-Nam. Il aurait mis des frontières partout. Aucun groupement belliqueux n'aurait pu se produire dans une multitude d'enclaves de cinq habitants. Aussitôt qu'on aurait voulu bouger, on aurait violé cent territoires !

Puis c'est la fille qui en remet, comme toujours, pour que personne ne se doute qu'elle n'a pas d'idées :

— Quand j'étais petite, j'ai vu monsieur Dion plonger dans la rivière pour réfléchir à la partition des eaux. Ensuite, il a trié les poissons et les a répartis entre les pays qui pêchaient. Rappelle-toi (elle me tutoie) : le Canada français a eu l'esturgeon, qu'on n'avait jamais

vu par ici, mais qui existait, paraît-il. La Vendée occidentale a eu les carpes. La Nouvelle-Marseille, les achigans. Les morceaux de Québec se sont partagé les perchaudes, les barbotes et les brochets. Le Tacticamic s'est révolté : on lui avait laissé les crapets. Les motoneigistes ont barré l'avenue et revendiqué les moules zébrées. Tu te rappelles pas ?

— J'avoue que non. Je sors de moins en moins. Et puis il y a longtemps que je ne pêche plus. Mon Mitchell est bloqué et tous mes agrès sont rouillés.